



Mots. Les langages du politique

69 | 2002
Révolutions

Flâneries carnavalesques en Révolution (1791)

Jacques Guilhaumou



Édition électronique

URL : <http://mots.revues.org/10643>
DOI : 10.4000/mots.10643
ISSN : 1960-6001

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2002
Pagination : 117-126
ISBN : 2-84788-011-9
ISSN : 0243-6450

Référence électronique

Jacques Guilhaumou, « Flâneries carnavalesques en Révolution (1791) », *Mots. Les langages du politique* [En ligne], 69 | 2002, mis en ligne le 14 mai 2008, consulté le 02 octobre 2016. URL : <http://mots.revues.org/10643> ; DOI : 10.4000/mots.10643

Ce document est un fac-similé de l'édition imprimée.

© ENS Éditions

Jacques GUILHAUMOU^o

Flâneries carnavalesques en Révolution (1791)

Mademoiselle Gaba... femme Fonte... s'est transportée à petit bruit chez la femme d'Ou... vu qu'elles ont été toutes deux montérovisées (c'est un néologisme que nous n'entendons pas, et nos correspondants seront obligés de nous l'expliquer)

(*Chronique scandaleuse* n° 6, 1791).

Un homme très honnête, mais très affligé de tout ce qu'il voit aujourd'hui, parce qu'il voit et ne veut voir que les effets de *l'anarchie*¹, se rend à Paris de sa Province méridionale pour voir *d'honnêtes gens* et lire de bons journaux. Suivons les flâneries burlesques à travers Paris de cet *aristocruche*² qui ne connaît que des *principes inconstitutionnels et mimonarchiques*³. Ne confond-il pas les vrais, ardents et utiles patriotes avec les *têtes exaltées* par des idées fausses, vagues, exagérées, inconsistantes, associant alors à la confusion des idées l'abus des mots⁴ ?

Une lettre d'un ami, du 5 mars 1791⁵ l'avait mis en garde contre la présence dans Paris de membres du *club des gueux et des sans-culottes* qui, liés aux Jacobins, se rassemblent dans les rues, les carrefours, les places publiques et lisent, avec une voix rugissante, les pamphlets incendiaires qu'on leur distribue pour en infecter le peuple crédule. Il veut donc se garder de cette espèce d'armée qui circule sous la dénomination

^o CNRS, UMR Histoire des théories linguistiques, ENS-LSH, 15, Parvis René Descartes, 69366 Lyon

1. Le *Spectateur National* du 1er février 1791. Tous les documents référencés dans les notes ont été consultés à la Bibliothèque nationale de France et constituent, pour la plupart, des inédits.

2. Les *Annales patriotiques et littéraires* du 27 janvier 1791, *Le véritable Père Duchesne, Le Père Duchesne à la garde nationale*, 1791.

3. *La Légende Dorée*, 14, 6 avril 1791.

4. *Nouveau Dictionnaire pour servir à l'intelligence des termes mis en vogue par la Révolution*, janvier 1792.

5. *Histoire authentique et suivie de la Révolution de France*, 1792, tome 2.

6. *Le Babillard*, juin 1791, p. 26.

burlesque de *sans-culottes* et règne, au nom d'une souveraineté factice et d'une faveur *populacière*, sur *l'abus des mots*, en introduisant la confusion entre les mots de *despotisme* et de *royauté*, de *liberté* et de *révolte*.

En cette période de carnaval, il convient donc d'éviter les motionneurs adeptes de la *clubinocratie*⁶. À vrai dire, il suffirait à notre honnête homme de rencontrer quelques masques et fantômes *jacobiniques*, en particulier *l'archi-jacobin* Robespierre, tout en recherchant la compagnie des *architectes-constitutionnaires*⁷ du côté droit de l'Assemblée Nationale dont il pense qu'ils ont lié les pierres fondamentales de l'édifice de la Constitution.

Cependant il éprouve d'emblée le plus grand mal à distinguer les papiers raisonnables au milieu des papiers incendiaires, d'autant plus que la conformité des titres ajoute à la confusion. Les faux *Marat*, les faux *Père Duchêne*, les faux *Orateur* circulent en nombre et côtoient les vrais, sans qu'il soit facile de distinguer les vrais des faux, la plupart de ces pamphlets n'étant pas signés. Ainsi jamais on a tant vu de *Père Duchêne*, véritable Protée : c'est à qui sera en grande colère, en grande fureur, en grande joie, c'est à qui, sous ce titre, empoisonnera le public de tout ce qu'il y a d'abject, de dégoûtant, d'atroce, de trivial et de bête⁸.

La confusion atteint son paroxysme lorsqu'il se rend rue Pavée Saint-André-des-Arts, marché ordinaire des pamphlets, d'où il voit sortir des colporteurs qui les distribuent gratis en les jetant dans les maisons. Les uns, qui se disent *colporteurs patriotes*, dénoncent l'invasion *aristocaponienne* d'écrivains *stipendiés* soutenus par les libraires *gagés*, véritable armée d'*écrivailleurs* à la solde des aristocrates⁹. Les autres, que l'on dit *colporteurs aristocrates*, précisent que ce n'est qu'un travestissement général permettant de dévoiler le carnaval *jacobite*, c'est-à-dire la *mascarade patriote* des Jacobins qui font l'accaparement criminel de tous les habits d'Arlequin, de Pierrot et de Polichinelle¹⁰. À vrai dire, notre honnête homme voit avec plaisir, aux coins des rues, de ces aristocrates, autrefois humiliés, qui reprennent le dessus en endossant le costume populaire, en affectant un *langage populaire*, en agissant de façon populaire¹¹.

7. *La Correspondance des Mécontents* du 15 mars 1791.

8. *Lettres bougrement patriotiques* de Lemaire du 20 mars 1791.

9. *Le Mercure Universel* du 14 mars 1791 ; *L'ennemi des aristocrates* de la rue Henri IV, 1791.

10. *Le Carnaval de 1791* ou *Le Carnaval jacobite*.

11. *Le Journal des clubs* du 4 mars 1791.

En ce temps de carnaval, personne ne prend en compte le placard municipal qui réitère cette année encore les défenses de l'an passé. La scène la plus burlesque est cette rencontre entre Jean-Bart et le brave Père Duchêne – un faux Père Duchêne disent les *archi-Jacobins* – qui dialoguent de bon sens¹². Passons sur les expressions sales qui défigurent des pensées ingénieuses car rien n'est moins gai que le retour de ces mots également rejetés par le gout et la pudeur. Jean-Bart dit au Père Duchêne que ses injures contre les aristocruches ne font pas des raisons, qu'il est fou de prononcer des bénédictions à l'envers et qu'il faut qu'il écoute ses raisons à lui : « Ce sont les aristocrates qui dominent, donc les Jacobins sont des aristocrates ». Nous sommes d'accord sur les mots, en conclut-il. À jouer au propos discordant, le Père Duchêne y retrouve le *bon sens* et peut dire ses sacrées raisons en jurant contre les mille millions d'*aristocrates aristocrates* et d'*aristocrates patriotes* que sont ces foutus aristocrates de Jacobins. Mieux encore, se refusant à parler la *mère langue* de Mirabeau, il peut s'écrier contre les patriotes *enjacobinés* qui dénoncent les monarchiens : « Tu ne connais seulement au français ; tu veux te mêler d'écrire et tu ne connais pas les mots ! Queuque c'est donc ces peuples que tu appelles monarchiens, triple mille diligences chargées de dictionnaire, pas un mot de français »¹³. C'est ainsi que les *père et mère Duchêne* nous entretiennent des impostures *jacobites*.

Il est vrai que les rues de Paris ne résonnent, surtout aux portes des boulangers, que des suites de l'affaire récemment suscitée par l'initiative du club monarchique, la diminution du pain. Les Jacobins s'étaient déchainés pendant l'hiver contre cette invention *aristo-calotine* ; ils disent que ces monarchistes, qualifiés en termes de *jacobinière* de *monarchiens* ou *monarchieux*, sont des aristocrates parce qu'ils dépensent leur argent à donner du pain, précise le *Père Duchesne*, homme de bon sens¹⁴. Gorsas se moque ainsi du *sou de pain*¹⁵. Les *Révolutions de Paris* mettent en garde depuis longtemps les patriotes contre les aristocrates qui veulent échauffer les classes pauvres par l'idée de la diminution du pain¹⁶. Notre honnête homme ne croit guère à ces dénonciations qui imputent de surcroît aux monarchiens le fait de retenir des denrées en cachette, d'en constituer un magot *contre-révolutionnel*, avant d'en faire,

12. Le tête-à-tête du *Père Duchêne* et de Jean-Bart de la Place Saint-Michel et la série des *Entretiens entre le Père Duchêne et Jean-Bart* ; *Le déjeuner patriotique du peuple*, 2, janvier 1791.

13. *Le véritable Père Duchêne, Grande Joie du Père Duchesne*, 1791.

14. *Lettre du Père Duchesne à l'un de ses amis*, janvier 1791.

15. *Le Courrier des départements* du 31 décembre 1790.

16. *Les Révolutions de Paris*, 27, 9 au 16 janvier 1790.

une fois putréfiées, des denrées *anti-révolutionnelles*¹⁷. Il pense que tout cela n'est que menteries pour mieux dissimuler l'action des *agioteurs en jacobinés* qui nous font poursuivre l'aristocrate tout en étant rebondi comme le bœuf gras¹⁸.

Soucieux de contourner la chicane sur les mots, voulant éprouver le plaisir de la variété et du piquant des tableaux, il est pressé de se rendre au Palais-Royal, lieu de toutes les Nations, de toutes les factions, de tous les systèmes, de toutes les opinions, de toutes les nouveautés, etc. Car c'est là que l'on trouve, dit-on, des écrits de tous les genres à la mode : calomnies, lubricités, impostures, éloges et sottises de toute nature. Blasé sur les livres, et peu enclin à fréquenter les souterrains de la métaphysique, en bon héritier de la gaieté française, il dédaigne l'homme sans caractère, l'homme qui se range dans la classe des utilités, devenu ridicule à force de prétendre devenir autre chose que ce qu'il peut être : la gravité n'est-elle pas un mystère du corps inventé pour cacher les défauts de l'esprit ?¹⁹ Qui rencontre-t-il au Palais-Royal, au lieu des amours, des ris et des grâces qu'il attendait : des faiseurs de motions²⁰ qui savent par cœur les mots *despotisme, fanatisme, liberté, aristocratie, poignards, tyrans*, etc. Ces démagogues délibèrent sans fin sur les droits de l'homme en faisant des discours incendiaires... jusqu'au moment où quelqu'un parle du veto royal. Avec plaisir, il constate que ces mots font pâlir les visages, que les têtes se troublent, que les cœurs s'aigrissent, qu'ils opinent en tumulte pour s'égarer ensuite dans les bois !

Au Cirque même se déroule une bien étrange cérémonie, le Duc d'Orléans, bourgeois du Palais-Royal, accompagne le Roi au-devant du *Père Duchêne*. Le Roi, à son indignation, s'agenouille devant ce célébrant en fumée qui lui frotte le front de cendre noire et lui dit : « Nom d'un Foutre, Monarque Français, souviens-toi que tu fus Roi, que ta faiblesse et ta sottise t'ont rendu être nul, mais que tu reviendras Roi, si tu sais devenir ferme ». Mesdames de France, ces foutues *piegrièches* s'agenouillent également devant le marchand de fourneaux qui leur barbouille le crâne de cendres. Cette rencontre avec le roi ajoute à la perplexité de notre honnête homme.

Continuant ces tribulations dans Paris, il est constamment agressé par l'horrible licence des colporteurs. Ainsi sous la galerie des Tuileries, l'un d'entre eux a l'audace de crier : *La grande colère du Père Duchesne*

17. Le *Journal de la Révolution* du 13 septembre 1791.

18. *Le véritable Père Duchêne, La grande menace du Père Duchesne contre l'Agioteur qui lui a escroqué cinquante-cinq sous*, 1791.

19. *Los Monolos-Dialogos ou les singularités du docteur Singulos*, 1791.

20. *La fin burlesque des faiseurs de motions du Palais-Royal*, 1791.

contre le roi et les aristocrates, et personne n'a la hardiesse de s'opposer à une pareille infamie. Pire encore, un autre crie le *Nouveau Te Deum du Père Duchêne*. La foule se presse autour de lui pour l'acheter. Notre honnête homme finit par en prendre un exemplaire et le lire. Que d'horreurs, s'exclame-t-il, quatre pages employées à vomir, en *style des halles*, toutes les indécences inimaginables contre la personne du roi !²¹

Qui plus est, il ne rencontre comme acteurs de la Révolution que masques et fantômes. À l'Hôtel de Ville, le maire Bailly se présente sur le perron avec sur la tête un bonnet à trois cornes, dont deux de côté désignent l'une la bassesse, l'autre la turpitude, celle du milieu désignant l'abondance et la quantité des gaspillages, au milieu d'autres masques qui jettent des petits pains et des cervelas pour distraire la canaille et les affamés, qui crient alors à tue-tête, « Vive la Nation ».

Sa tournée carnavalesque se termine tard le soir par un bal masqué dans un superbe salon. Ce salon avait deux portes, sur deux rues différentes. Le maître, en habile homme, pour avoir plus de pratiques, met une enseigne à chaque porte ; sur l'une, *bal des patriotes*, sur l'autre, *bal des aristocrates*, ce qui ne pouvait pas manquer de faire un imbroglio admirable. Lorsque notre honnête homme voit des députés du côté droit de l'Assemblée Nationale, en particulier Clermont, Malouet, Cazalès et à leur tête l'abbé Maury, s'engouffrer dans la porte des aristocrates, se sentant en pays de connaissance, il les suit et s'agrège à eux. On cause, on babille, on disserte, on raisonne, on déraisonne, on s'échauffe. L'abbé Maury propose d'enlever le roi de Paris. Entretemps, des patriotes déguisés sont entrés par l'autre porte, avec à leur tête Robespierre habillé en petit maître. Ils entendent ce que cela veut dire ; ils sont curieux de voir jusqu'où *ça ira* ; ils applaudissent l'abbé. Mais bientôt les masques tombent. D'abord c'est un étonnement, puis un éclat de rire universel. Le bon abbé se fâcha. Un plaisant lui cria « Taisez-vous, ou craignez d'être *lanterné...* ». De fait se trouvait parmi eux Hébert, le Père Duchesne déguisé en seigneur allemand qui s'écria, lorsqu'il se fit connaître, contres ces bougres de gibier de lanterne « à la *chie au lit*, à la *chie au lit* »²².

Quelque peu effrayé, il attendra quelques semaines avant de clubiner. Mais c'est encore au club des Jacobins que lui apparaît au milieu de Danton, Marat, Prudhomme, Desmoulins, Audouin, Gorsas, en dogues d'Angleterre, costumes de furie, torches et poignards à la main, la figure de Robespierre : il est là habillé en honnête homme comme lui, fantôme

21. *La Chronique de Paris* du 6 février 1791, *Le Lendemain* du 28 mars 1791.

22. *A la chie au lit ou le Tour de Carnaval du Père Duchesne à une société d'aristocrates, Le Père Duchesne*, 41.

aux Jacobins, habit long et blanc, voile sur la tête, qui ne fait que passer. Son voisin le prévient de ne pas avoir peur, car ce sera la seule fois que ce masque paraîtra pendant la séance du club. Il savait que les *compagnons écrivains*²³ de Robespierre, et tout particulièrement Gorsas ce bouillant *journalomane*²⁴, se chargeraient par la suite de faire publier ses mensonges comme des vérités dans le but d'*anathématiser* les nouvelles lois de l'État²⁵, en confondant *révolution* et *constitution*. Mais, cette présence éphémère de Robespierre à son image devait avoir un effet momentanément apaisant sur sa personne.

Continuant de *clubiner*, il a tout le temps d'apprécier le portrait des autres *chefs jacobites* en démagogues²⁶. Dans la marche des révolutions, ils affectent de confondre la populace, ce rebut des villes qu'il a côtoyé sous le nom de sans-culottes, avec les honnêtes artisans. Ils mettent en mouvement ces *prolétaires*, n'ayant ni maîtres, ni propriétés, ni intérêt à la chose publique. Bourgeois insensés, ils grossissent ce torrent incendiaire de femmes éperdues. Puis ils imputent au terme réprouvé de *parti* des dénominations odieuses qui servent à la fois de cachet et de ralliement pour immoler les victimes proscrites par ces démagogues : *parti des honnêtes gens*, *parti monarchique*, *parti des aristo-imbécillocrates*, *parti des coblenciens*, etc. Mais il constate, à sa grande déception, que les nombreux écrits de ses amis, que l'on appelle ici monarchiens et faux patriotes, publiés et colportés en masses énormes et gratuites dans les maisons, les cafés, les assemblées, les groupes, et même jusque dans la salle des Jacobins, comme il a pu le constater lors de sa flânerie, ont produit un effet contraire : jamais on n'a vu, à ce jour, autant de candidats se présenter pour être admis à la *Société des amis de la Constitution*, séante aux Jacobins. Finalement, il s'amusa de l'intervention d'un orateur qui s'écria : « les factieux, messieurs ». Ces deux mots mal assortis excitèrent des murmures. L'orateur crut alors mieux faire en retournant sa phrase : « Messieurs les factieux ». Ici les huées l'empêchèrent de continuer. Il se retira de la tribune fort surpris d'un tel accueil et confia à notre honnête homme qu'il était très convaincu que le club des Jacobins était difficile sur les constructions grammaticales²⁷.

Notre honnête homme devient de plus en plus précautionneux, il se risque de moins en moins dans les rues de Paris, même si le temps du Carnaval est échu. Il préfère fréquenter le cabinet littéraire et politique

23. *Le Lendemain* du 19 avril 1791.

24. *La Rocambole des Journaux*, 1, janvier 1792.

25. *La Correspondance Nationale* du 8 mars 1791.

26. *Le Contre-poison ou Préservatif* du 17 mars 1791.

27. *Le Creuset* du 17 août 1791, *Le Lendemain* du 2 mai 1791.

de M. Girardin, au Palais-Royal, où il trouve la collection complète des meilleurs journaux français, anglais et allemands²⁸. Il s'efforce également de rencontrer des hommes qui puissent lui faire connaître la continuité du génie de la langue portant l'empreinte du caractère de l'homme.

Après avoir lu le *Journal de la Langue française*, il se décide ainsi à rencontrer Urbain Domergue, en présence d'un second grammairien patriote, Antoine Tournon. La discussion entre ces deux éminents littérateurs porte sur la nécessité ou non de créer des mots nouveaux, dans le but d'en finir avec les vieux mots qui rappellent de gothiques idées. Tournon est le plus enthousiaste : il trouve que l'on respecte trop l'usage et qu'on n'a donc pas assez réfléchi sur les intarissables richesses de la langue française ; il préconise donc de créer des mots nouveaux analogues aux idées neuves²⁹. Domergue est plus réservé, il répond immédiatement à Tournon que l'emploi trop fréquent de mots nouveaux rend le *style barbare*, et qu'il convient de s'en tenir, de façon modérée, aux heureux néologismes. Il est tout particulièrement sensible aux mots nouveaux apparus, de façon analogique, au sein du mouvement patriotique, et qui acquiert alors force et droits : ainsi en est-il de *possibiliser*, qui signifie « rendre possible »³⁰.

Il cite alors le cas du néologisme de *loyaume* dont tout le monde convient à tort (voir ci-dessous) qu'il en est le créateur dans le *Journal de la langue française*, comme le souligne le *Journal des journaux* du 15 août 1791. Ne rend-il pas bien compte de l'existence non plus d'un royaume gouverné par un roi, mais d'une nation où la loi commande ? Et pourtant l'usage ne retiendra pas ce néologisme.

Notre honnête homme, rebattu de malheureux néologismes, opine dans un premier temps à la réflexion de Domergue, mais finit par y voir la parole d'un *génie publicole* qui n'échappe pas aux deux vices du temps, le *philosophisme* et la *politicomanie*³¹. On parle *politique* et *constitution* jusque dans les boudoirs, les *droits de l'homme* et le *contrat social* en ont exilé Dorat et Chaulieu. Ainsi les républicains factieux ont renversé cette belle école de la politesse, espèce de *sensitive* qui fuit la main trop rude de la démocratie³².

Qui plus est Domergue veut ignorer que le néologisme de *loyaume* est déjà attesté en 1789 de la manière suivante :

28. La *Feuille du Jour* du 12 juillet 1791.

29. *Journal de la langue française*, De la nécessité de créer des mots nouveaux, 1791, p. 296.

30. *Journal de la langue française*, 1791, p. 203.

31. Le *Journal des Mécontents* du 23 avril 1791.

32. *La Légende Dorée* du 15 mars 1791.

La loi faite et acceptée par tous est notre unique souverain ; si on pouvait employer ce mot sans heurter la grammaire, il faudrait dire, la France est un *loyaume* [...]. Le mot de royaume désigne la propriété d'un roi, or nous n'avons aliéné ni nos biens, ni nos personnes à notre délégué, donc nous ne sommes pas un royaume³³.

Pourquoi se rendre ridicule et présomptueux en couchant ce pseudo-néologisme sur le papier ? Sans doute, pour faire comprendre aux *hommes en place* qu'il est leur analogue littéraire dans la distinction. Un tel acte de foi politique en fait un *docteur patriotisé*³⁴. Il conviendrait plutôt de s'attarder sur le mot nouveau d'*ochlocratie*³⁵ qui désigne, selon M. De Calonne, l'abus du gouvernement démocratique, lorsque le bas peuple se rend maître des affaires, chassant ainsi le vrai philosophe de la Cité.

Sa dernière soirée est consacrée à une visite hors de Paris à ses cousins de Surène qui possèdent une guinguette. Quelle ne fut pas sa surprise d'y rencontrer un dénommé Rivarol, le cousin du génie le plus célèbre de Paris. Voilà le récit qu'il fit par la suite à l'un de ses correspondants de cette rencontre tout en haut et en bas, comme dans l'inversion carnavalesque :

Je le priai de s'asseoir au *haut-bout* de la table. Ce *haut-bout* le fit rire. Je lui en demandai le motif. C'est que, nous autres, dit-il, nous avons une harmonie naturelle ; et que jamais je n'ai vu dans les œuvres de mon cousin Rivarol – *au haut-bout* – soit, lui dis-je, un peu piqué : ce n'est point comme vos cousins. Ce n'en est que mieux. Mangez ou buvez ; ou passez au *bas-bout*³⁶.

Arrive sa dernière matinée à Paris, notre honnête homme est réveillé de très bon matin, là où il loge chez un ami marchand à la Porte Saint-Denis, par le chant du coq. Un chant d'une nature bien particulière, puisqu'il s'agit d'une affiche, bruyamment commentée sous sa fenêtre par une vingtaine de personnes, et intitulée le *Chant du Coq ou prophéties mémorables recueillies au commencement du 14^{ème} siècle pour la fin du dixhuitième siècle*. Des affiches, il a pu le constater au cours de ses flâneries, Paris en est tapissé tant aux coins des rues que dans les promenades et dans toutes les places publiques.

Curieux, et dans l'attente de son départ, il descend voir et écoute sans mot dire les commentaires sur ce coq venu d'Angleterre qui fait retentir, à l'aurore, les sons aigus de *l'anglomanie*, s'en prend aux *patriotes enragés*, et tout particulièrement à celui qui est porteur d'une physiono-

33. *La Trompette du Jugement* du premier septembre 1789, p. 24.

34. *Le Cousin Jacques*, septembre 1790, p. 27.

35. *Le Lendemain* du 6 décembre 1790.

36. *La Quasi-modo de Surène, ou le tout come avec mes cousins*.

mie à la cordelière³⁷. Voulant savoir ce que signifient ces trois lettres (*uin*) tracées au crayon, après le mot *coq*, sur l'affiche, *questionneur ingénu*, il s'adresse à l'un des lecteurs de l'affiche. Celui-ci, homme de beaucoup d'esprit semble-t-il, le regarde alors fixement et lui dit que ce sont les détracteurs de l'affiche qui font connaître au public leurs noms et qualités³⁸. Troublé, il achète le *Journal de la Révolution*³⁹ qui titre, *Manœuvres des intrigants et des aristocrates coalisés*. Il y trouve la mention suivante de son affaire : « Nous ne serions pas surpris d'entendre au premier jour le coq ou coquin chanter au peuple que c'est le club des Jacobins qui a fait baisser le prix du pain ». De quel coq s'agit-il ? Tantôt il parle contre les clubs, tantôt il vante les patriotes. C'est un verbiage qui change de couleur tous les jours. Tout cela n'est pas clair. Son esprit se brouille.

Que retiendra notre honnête homme de son séjour à Paris, cœur de la Révolution ? Que la Révolution s'est emparée non pas des droits de l'homme, mais des droits de Mardi-Gras. Ainsi, dit-il à ses amis de retour chez lui, il est clair que depuis le 13 juillet 1789, nous voyons parmi les pleurs et les supercheries, le vol et l'hypocrisie, la famine et les dilapidations, l'irrégion, les rapacités et les guerres intestines, régner un carnaval perpétuel⁴⁰.

Notre honnête homme vit maintenant dans une petite ville de France, un peu *méridionalisée*, où il finit ses jours dans une obscurité paisible au milieu d'impitoyables *garruleurs* entourés d'une nichée de rats *aristocroques*⁴¹. Convaincu de n'avoir rencontré à Paris que de ces philosophes, souffleurs de la *tragi-atroci-absurdo-comédie-parade*, appelée la révolution, il a fait son bréviaire du *Nouveau Dictionnaire pour servir à l'intelligence des termes mis en vogue par la Révolution, et dédié aux amis de la religion, du Roi et du sens commun*, rédigé par l'abbé Buée.

37. Le *Journal des droits de l'homme* du 28 juillet 1791.

38. Le *Journal général de politique* du 12 septembre 1791.

39. Le *Journal de la Révolution* du 21 août 1791.

40. *Le Père Duchesne d'Henri IV*.

41. Le *Mercur Universel* du 21 février 1792.

Bibliographie

- Brunot F., 1967, *Histoire de la langue française*, tome 9, « La révolution et l'Empire », Armand Colin.
- De Baecque A., 2000, *Les éclats du rire. La culture des rieurs au XVIIIème siècle*, Calman-Lévy.
- De Baecque A., Guilhaumou J., 1989, « Le dernier Carnaval », *Le Monde de la Révolution française*, 2.
- Deleplace M., 2001, *L'Anarchie de Mably à Proudhon (1750-1850)*, Lyon, ENS Éditions.
- Elyada O., 1991, *Presse populaire et feuilles volantes de la Révolution à Paris (1789-1792)*, Société des études Robespierriennes.
- Geffroy A., 1985, « Sans-culottes (1790-1792) », *Dictionnaire des usages socio-politiques (1770-1815)*, Équipe 18^e-Révolution française (dir.), Klincksieck, fascicule 1.
- Geffroy A., 1997, « Aux origines, quels patrons pour les Jacobins ? », *Mélanges Vovelle*, Publications de la Sorbonne.
- Guilhaumou J., 1985, « Aristocrates (1789-1793) », *Dictionnaire des usages socio-politiques (1770-1815)*, Équipe 18^e-Révolution française (dir.), Klincksieck, fascicule 1.
- Guilhaumou J., 1989, *La langue politique et la Révolution française*, Klincksieck.
- Guilhaumou J., 1998, *L'avènement des porte-parole de la République (1789-1792)*, Lille, Presses Universitaires du Septentrion.